

La conversation avec soi-même*

Je ne connaissais pas Louis-Antoine de Caraccioli (1719-1803), contemporain de Rousseau, oratorien, précepteur d'un prince en Pologne, puis homme de lettres et polygraphe à Paris. Je suis tombé en arrêt devant l'une de ses nombreuses productions, en me disant : « Voilà mon homme ! ». Ce livre, publié en 1751, qui a eu dans les années 1760 plusieurs éditions « revues, corrigées et augmentées », a pour titre : *La Conversation avec soi-même*. Que rêver de mieux quand on est, comme moi, à la recherche des origines du journal intime en France ? Un coup d'œil à sa bibliographie me révèle que Caraccioli est aussi auteur de *La Jouissance de soi-même* (1759) ! J'achète illico sur Internet le premier volume (suffisamment diffusé jadis pour figurer encore aujourd'hui sur le marché d'occasion), je me précipite à la BNF pour lire le second... et je reste tout étonné, déçu d'abord, puis... ébloui, ou éclairé, par ma déception. Mon attente était anachronique : on ne se refait pas ! Je me trouve devant des ouvrages au ton agréable, destinés à convertir des gens du monde à la vie intérieure, à les arracher au divertissement pour les ramener à Dieu. Ce sont des traités de piété pour salon. Caraccioli se place sous le patronage de Malebranche, cite à tout bout de champ saint Augustin, il a l'imprimatur et pourfend gentiment les philosophes. Et, bien sûr, jamais il ne suggère que la conversation avec soi-même puisse se mener *par écrit*. Que pouvais-je attendre d'autre ?

Il y a tout de même dans mes attentes quelque chose de pas si naïf. À la même époque, en Angleterre et en Allemagne, il était courant d'appuyer le développement de sa vie spirituelle sur une pratique quotidienne d'écriture, et c'était même conseillé. En France même, deux générations plus tard, au début du XIX^e siècle, l'église catholique poussera les fidèles à noircir (sous contrôle) du papier. Mais au milieu du XVIII^e siècle, la pratique d'un journal personnel semble en France encore impensable. Voici le chapitre II de Caraccioli : « En quoi consiste la conversation avec soi-même ». Il m'a fallu m'immerger un certain temps dans le flux verbeux de ce chapitre pour saisir le fond de sa pensée : la vie intérieure est totalement *hors langage*. Lui, si bavard, il englobe dans une même suspicion la parole et l'écriture. Cela va au point qu'il déconseille même... la lecture !

Peut-être s'imaginerait-on que la lecture seule nous conduit infailliblement à de telles réflexions. Sans doute la lecture est nécessaire ; il faut converser avec les morts, et se garantir de la malignité des vivants. Mais les hommes ont plus besoin de se feuilleter eux-mêmes, que de feuilleter des volumes. On peut, dit Fontenelle, savoir les pensées de tous les philosophes, et ne pas penser soi-même. [*La Conversation avec soi-même*, 1767, p. 38]

Suit un long développement contre l'érudition et les « diseurs ». En face des livres, il faut exercer un jugement dont la source n'est pas dans les livres, mais... dans cette fameuse « conversation avec soi-même » : « Rentrez dans votre propre intérieur, et là vous lirez, *sans le secours de l'alphabet*, les grands principes sur lesquels on doit méditer » (p. 44, c'est moi qui souligne). Plus loin, dans le chapitre IX (« Tous les hommes peuvent converser avec eux-mêmes »), un raisonnement apparemment démocratique disqualifie en bloc la parole et l'écriture :

La parole et l'écriture sont simplement la liaison de notre commerce avec les autres hommes. Nous n'avons pas besoin de ce ministère extérieur pour bien raisonner

* Inédit.

intérieurement. Peut-être ce même homme qui écrit et parle horriblement mal, tient-il au-dedans de lui-même une conversation merveilleuse. [*op.cit.*, p. 198]

Moralité : « Il faut laisser les systèmes à l'écart, et chercher la vérité dans la vérité même » (p. 274). Conclusion :

Il est une voix intérieure, qui, sans le secours des mots, s'exprime d'une manière intelligible au fond de nous-mêmes. C'est à cette école intérieure que j'ose appeler tous les hommes. [*op. cit.*, p. 277]

La lecture, l'écriture, la parole, l'alphabet, les mots... on n'a donc pas besoin de leur « secours ». Dans un tel contexte, il est vain de chercher la moindre incitation à tenir un journal pour étayer sa propre « conversation intérieure ». Mais écrire ne pourrait-il pas aider à développer la conversation intérieure *dans le temps* ? À repérer des erreurs faites dans le passé ? À fixer, pour s'en souvenir, les vérités ? Saint Augustin lui-même n'a-t-il pas écrit ?...

Je me suis précipité, plein d'espoir, sur le second volume de Caraccioli : *La Jouissance de soi-même*. C'est un petit traité en 74 chapitres... aussi bavard que la *Conversation*, et tout aussi muet sur la possibilité de tenir un journal ou d'écrire pour « jouir de soi-même ». J'ai scruté en particulier les chapitres IV, « La mémoire », XXXVIII, « Le temps », LXVII, « La solitude »... rien ! Ou plutôt... presque rien. Et ce presque rien est assez étonnant, puisque, dans « La mémoire », Caraccioli va parler du journal, enfin ! Mais de manière métaphorique. Il présente les opérations de la mémoire comme purement mentales mais, quand il veut en *figurer* l'utilité, il emploie des métaphores qui tournent autour de l'idée de journal et d'écriture, sans être effleuré par l'idée que l'on pourrait passer du sens figuré au sens propre. À la question « comment » (exercer sa mémoire), il n'apporte aucune réponse, n'a même pas l'air de se la poser. Il donne tranquillement les conséquences pour les causes, dans un raisonnement circulaire et vide. En gros, la mémoire permet d'avoir de l'ordre en soi, et avoir de l'ordre en soi permet d'organiser sa mémoire. Or l'ordre, c'est la vertu, et la vertu, c'est l'ordre. Donc les gens vertueux ont de la mémoire, les gens dissipés ont la tête confuse. Qu'on soit à la fois libertin et la tête claire semble impossible. Caraccioli ne s'appuie jamais sur le moindre exemple. Au lieu de se poser la question : comment faire pour organiser sa mémoire, ce qui pourrait mener, entre autres « arts de mémoire », à l'idée de prendre des notes sur du papier, il dit que la vertu permet d'avoir son intérieur organisé... *comme* un « journal exact » ! Il connaît donc l'existence et les vertus du journal, mais doit, comme nous le verrons faire à Louis-François Guiguer et à sa chère Matilda¹, restreindre son application au domaine factuel des comptes, de l'administration ou des voyages, et ne pas avoir l'idée que cette technique de mémoire puisse être transposée à la vie spirituelle, affective ou intellectuelle. Je lui laisse maintenant plus longuement la parole, pour qu'on ne pense pas que j'aie pu, par des citations habilement choisies, simplifier ou caricaturer sa pensée.

Si nous jouissions de nous-mêmes, notre mémoire serait beaucoup meilleure ; car outre qu'elle ne retiendrait que de bonnes choses, elle ne se sentirait pas interrompue à tout moment par une confusion d'idées qui trouble ordinairement les hommes dissipés. Jouir de son être, c'est posséder son âme en paix, en connaître les effets et les suivre ; c'est se faire un système d'ordre qui nous avertit de nos pensées, et qui nous en rappelle la succession. C'est se rendre compte chaque jour de ses penchants, de ses désirs, et de ses actions. C'est enfin sonder les replis de son cœur, se représenter tel que l'on est, se lire, si l'on peut parler de la sorte, comme on lit un ouvrage.

¹ Voir ci-dessous p. xx-xx.

Lorsqu'au contraire on vit hors de soi, l'on s'abandonne à une foule d'idées dont on ne peut suivre la trame, on confond cette multitude de pensées qui s'engendrent les unes les autres comme par filiation ; on n'a ni ordre, ni principes ; et tous les jours deviennent des jours de dissipation, ou d'ennui ; on ne connaît qu'une vie tumultueuse entrecoupée de désirs et de remords, ou l'on s'abrutit dans l'inaction ; on n'aime que des frivolités, et on n'en retient que les noms ; on se perd enfin dans un tourbillon qui dérobe tous les moyens de se voir, et de revenir sur ses pas.

Le cerveau du vrai philosophe est un Journal exact, où par une attention continuelle à se suivre et à se connaître, on grave tout ce qui arrive, de sorte qu'on peut se rappeler sans effort presque tous les événements de sa vie. Chaque année devient une répétition de la précédente, le sage voit renaître les jours que certaines circonstances lui rendirent mémorables. Il rétrograde vers ce temps, dont il fait une chaîne dans sa mémoire, et par ce moyen il revit dans les âges mêmes qui ne sont plus. On ne saurait croire combien il est agréable de ramener le passé, et de reproduire en soi-même des faits accompagnés de leurs dates, et de leurs circonstances, de la même manière qu'ils sont arrivés. Les années, de cette manière, ne sont plus stériles, et les jours ne sont plus ennuyeux. On porte avec soi une histoire qu'on peut lire à tout moment. [*La Jouissance de soi*, 1759, p. 32-33]

Caraccioli stigmatise alors longuement, violemment, vaguement, le désordre, la confusion, la vanité de la mémoire des gens qui « ne jouissent pas d'eux-mêmes », et voici sa conclusion :

La mémoire de l'homme qui se possède, et qui se connaît, a bien un autre mérite. Il se rappelle quand il veut et dans un ordre admirable, tous les plaisirs spirituels dont il a joui soit avec lui-même, soit avec des personnes éclairées. Il admire les richesses de son âme, en se sentant capable d'appeler ou de renvoyer, comme bon lui semble, des idées qui se réveillent au moindre signal de sa volonté. C'est un précieux dépôt où il puise de quoi s'occuper, et de quoi se reproduire, lorsque son imagination demeure tranquille, et lorsqu'il a besoin de relire en soi-même les événements passés. Notre être peut se définir un monde, d'où, sans en sortir, on trouve des guerres, des combats, des systèmes, des anecdotes enfin, dont le souvenir nous est ordinairement plus utile, que la succession des siècles, et de leur histoire. Il n'y a rien de plus beau que de se promener en soi-même, et d'y voir, ainsi que dans une galerie, les tableaux de tous nos âges, et de toutes nos actions.

La plupart des sages qui s'exilèrent de la société, trouvèrent dans leur mémoire des ressources merveilleuses contre le désœuvrement et l'ennui. Elle leur renouvelait un commerce avec des amis morts, ou absents ; elle leur retraçait toutes les saisons de leur vie, ainsi que la progression de leur corps, et de leur esprit ; elle leur servait de Livre dans les pays barbares, où il n'y avait souvent aucun vestige d'écriture. [*La Jouissance de soi*, 1759, p. 36-37]

Conclusion étrange, puisque cette mémoire, qui sert de « livre » dans les pays barbares qui n'en ont pas, toute civilisée qu'elle soit, ne comporte elle non plus aucun « vestige d'écriture » ! – Qu'est-ce qu'un « journal », pour Caraccioli ? Pourquoi pense-t-il que la mémoire peut être *comme* un journal, sans qu'il lui vienne à l'idée qu'on pourrait tenir un journal de sa vie intérieure et de sa « conversation avec soi-même » ? J'ai suggéré tout à l'heure la réponse : en France, vers 1760, « journal » ne semble s'appliquer qu'à la vie extérieure et aux faits objectifs, à un savoir commun partageable. C'est le livre de compte, le livre de famille ou la chronique locale. C'est une technique de documentation extérieure, dont on n'imagine pas qu'elle puisse concerner le privé ou le subjectif – encore moins l'intime. On en aura confirmation en plongeant dans un troisième livre de Caraccioli, un traité d'éducation, *Le Véritable Mentor, ou l'Éducation de la noblesse* (1760). Inutile de dire que jamais l'idée ne lui vient de faire tenir par son élève un journal pour contrôler le cours de sa vie quotidienne, suivre l'exécution d'un programme ou l'emploi de son temps. Mais à deux

reprises, il croise l'idée du journal. Fugitivement, il a l'idée, sans doute assez commune à l'époque, de tenir un journal de santé de son élève, pour servir au diagnostic quand il sera malade :

Je voudrais que chaque homme étant en santé, écrivît les maladies auxquelles il est sujet, et la cause de ses maladies. Les médecins à qui l'on remettrait ces détails dans un cas de danger, saurait à quoi s'en tenir et appliquer les remèdes nécessaires ; car rien n'est plus périlleux que de traiter également les mêmes maladies. Ce qui a guéri celui-ci, fera mourir celui-là. [*Le Véritable Mentor*, 1760, p. 87]

Mais surtout il souhaite faire tenir par son élève, chaque fois qu'il voyage, un journal. Rien là de révolutionnaire : le journal de voyage est abondamment pratiqué depuis deux siècles. Seul type de journal à être publié, il a donné au genre son image de marque, documentaire (informations nouvelles) et romanesque (risques et aventures). A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le journal de voyage devient le « devoir de vacances » obligé de l'élève en déplacement :

Nous dirons un mot du journal que doit faire un jeune voyageur, et de la manière de le faire ; car nous voulons entrer dans tous les détails. Ce journal contiendra des remarques. Le Mentor obligera donc son élève à écrire chaque soir un abrégé de ce qu'on aura vu dans la journée, et à mettre exactement la date du jour. Par ce moyen, on se rappelle d'année en année, à tel jour, je visitais tel endroit, j'assistais à telle cérémonie, je fus présenté à tel souverain : ce souvenir cause un plaisir indicible. Ce ne seront pas seulement les Églises, les Antiquités, les Palais qui seront la matière du journal en question ; mais les fêtes des cours et leur cérémonial, la singularité de certaines (293-294) coutumes et de certains habillements, la liste de certains livres modernes, et les noms des savants qu'on aura vus, avec un portrait de leur caractère et de leur physionomie. Voici l'ordre qu'on donnera à ce journal. On distribuera plusieurs feuilles par chapitres alphabétiques ; ainsi sur la lettre A, on lira *in capite* : Académies, Antiquités, Arsenaux ; sur la lettre B, Bâtimens, Bibliothèques ; sur la lettre C, Colonnes, Cours, Coutumes, et ainsi sur toutes les lettres suivantes. Les parents doivent recommander exactement aux jeunes gens qui vont voyager, de leur présenter à leur retour un journal fait de la sorte, et orné des plans de certaines villes et de certaines curiosités les plus remarquables. Cet ordre tient un jeune Seigneur en haleine, et le rend attentif à tout ce qu'il voit. Le gouverneur ne manquera point de lui répéter souvent qu'on jugera du fruit de ses voyages par la manière dont il écrira ses observations. [*Le Véritable Mentor*, 1760, p. 293]

Pour la première fois, Caraccioli est concret, pratique, réaliste : il souligne la nécessité d'écrire tout de suite, de mettre la date. Il est conscient des vertus du journal, qui favorise l'observation sur le moment, qui permet de concentrer son attention, parce qu'on sait qu'on aura à rendre compte de ce qu'on aura vu, et qui aide la mémoire. Il a même l'idée de l'indexation (empruntée à Locke), qu'il pousse bizarrement si loin qu'il fait de l'ordre alphabétique l'ordre principal du journal, au détriment de l'ordre chronologique. Mais cette technique du journal est bien sûr strictement documentaire. Elle ne s'applique qu'aux choses vues, non à celui qui les voit.

Cette petite promenade dans les œuvres choisies de Caraccioli a pour fonction de montrer à quel point la France des années 1750 ou 1760 est encore loin de l'idée du journal intime, ou même du journal personnel. Ce n'est pas un hasard si, en 1762, Diderot, faisant à Sophie Volland le programme (d'après lui chimérique) de ce que pourrait être un journal intime, n'emploie pas mot « journal », mais parle encore de « registre ». Les études qu'on va lire montreront comment, dans les décennies suivantes, tout va peu à peu basculer...